

AVANT-PROPOS

Les grands mythes grecs et romains sont toujours vivants : ils constituent un fonds inépuisable de récits dans lequel nous puisons depuis trois millénaires. Les fiches qui suivent sont destinées à un public soucieux de mieux connaître la mythologie gréco-romaine qui échappe aux règles contraignantes d'une science exacte.

Gréco-romaine ? « Grecque » essentiellement car ce sont les Grecs qui ont, les premiers, mis sous une forme écrite l'ensemble complexe et foisonnant des mythes dont il est question : ils l'ont fait dès le VIII^e siècle avant notre ère puis ont enrichi, sans cesse, ce corpus au cours des siècles suivants. Pour cette raison, les titres des fiches présentent un nom grec ; il est suivi du nom latin correspondant car Rome, nourrie de culture grecque, adopte peu à peu cet ensemble mythique qu'elle « interprète », en le modelant sur sa propre culture. Paul Veyne, dans *L'Empire gréco-romain* (2005), souligne que, si le pouvoir de l'Empire est romain, sa culture est essentiellement grecque : Rome hellénisée enrichit le corpus mythologique grec de quelques ajouts mais sa mythologie se définit, avant tout, par l'appropriation d'un héritage grec. Après la chute de l'Empire romain (476 après notre ère), la mythologie gréco-romaine continue de vivre : passée par les filtres byzantin, arabe et chrétien, et transmise dans toutes les provinces de l'ancien Empire, elle constitue un des éléments majeurs de notre culture. L'époque de la Renaissance, la période baroque constituent, en Europe, des moments forts de cette présence de la mythologie antique mais ni le Moyen Âge ni le siècle des Lumières ni le XIX^e siècle n'échappent à cette prégnance qui alimente encore la pensée contemporaine.

Les mythes gréco-romains sont présentés selon une approche analytique et thématique. La 1^{re} partie souligne le fonctionnement spécifique du mythe et rappelle, de façon succincte, les textes fondateurs de ces récits « gréco-romains » ainsi que les orientations majeures de leur survie au fil des siècles. La 2^e partie traite d'un thème commun à toutes les mythologies, la cosmogonie. Les forces primitives étant peu à peu éliminées comme divinités centrales honorées à part entière, elles font place à des figures anthropomorphes qui mettent en ordre le monde. La 3^e partie regroupe ces divinités majeures qui s'imposent indiscutablement tandis que la 4^e partie concerne l'humanité, sa naissance ainsi que le rôle central joué par le destin et la faute dans son histoire, thématiques illustrées par deux exemples : celui d'Œdipe et de sa lignée ainsi que celui de la famille des Atrides. La 5^e partie met la lumière sur les grands héros et leurs cycles, souvent liés à des cités auxquelles est consacrée la 6^e partie, qui traite des naissances mythiques des plus grandes d'entre elles. La 7^e partie est réservée aux arts et aux techniques, domaines de rencontre entre hommes et dieux. La 8^e partie évoque la question centrale des métamorphoses qui affectent autant les divinités que l'humanité dont les aventures se déroulent au cœur d'une nature baignée de divin, présentée dans la 9^e partie.

En raison de l'abondance extrême de variantes pour chacun des mythes, cet ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité : il privilégie les récits majeurs qui ont alimenté, au cours des siècles, les arts et les lettres.

L'auteur

QU'EST-CE QU'UN MYTHE ?

« Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? [...] À la seule lecture de [ce] titre, qui-conque a la moindre culture historique aura répondu : “Mais bien sûr qu'ils y croyaient, à leurs mythes !” Nous avons simplement voulu faire en sorte que ce qui était évident de “ils” le soit aussi de nous et dégager les implications de cette vérité première. »

P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* (1983)

À la question posée en titre, nombre de réponses sont proposées dès l'Antiquité. Nous offrons ici quelques pistes indicatives, afin de mieux cerner le sens du terme « mythe », sans prétendre y apporter des limites définitives.

1 LE MYTHE EST UN RÉCIT

A Le *muthos* grec

- L'origine du terme « mythe » est le grec *muthos*, qui désigne la « parole », puis le « récit » : le mythe raconte, d'abord oralement, puis sous forme écrite. Il expose une suite chronologique d'événements, survenus dans un cadre temporel cohérent délimité par un début et une fin, s'ordonnant autour d'un ou plusieurs personnages principaux, selon une intrigue qui les concerne. Ce système narratif possède une structure interne, sans qu'importe la forme qu'il emprunte (poème, pièce de théâtre ou narration en prose).

B Mythe et imaginaire : *muthos* versus *logos* ?

- À l'origine, les termes grecs de *muthos* et *logos* signifient tous deux « parole », « récit ». Puis, une distinction est explicitement faite entre eux, notamment par l'historien Thucydide (v^e siècle av. J.-C.). Le *muthos* fait appel à l'imaginaire : il se charge de fantastique, recourt à l'invention. Il se présente sans garantie historique, contrairement au domaine qui sera attribué au *logos*. De même, il faut choisir, dit Platon (*République*, II), entre *muthos* et *logos* : le *logos* est fondé sur la raison et donc chasse le mythe ; il se situe dans le domaine de l'intelligence analytique et du jugement, et désigne le discours raisonné, bien réglé, discipliné et, parfois également, la faculté même de raisonnement (Platon, *Phèdre*). D'ailleurs, le philosophe utilise aussi le terme de *logos* pour désigner le discours historique qui renvoie à des faits établis, confirmés par des témoignages et des observations empiriques. Notons que c'est en ce sens de discours réfléchi, organisé, que *logos* (sous la forme « -logie ») constitue le second élément d'une série de termes désignant des sciences (géo-logie : science de la terre ; bio-logie : science de la vie, etc.). Platon exclut donc de la Cité idéale le *muthos*, comme illusion et mensonge. Le *muthos*, lui, se situe dans le domaine de l'imaginaire ; il désigne ce qui n'est confirmé ni par un témoignage, ni par un document. Pourtant, Platon estime que certains mythes présentent un lien avec le vrai, dans la mesure où ils sont allégoriques ; le philosophe invite à les tenir pour un langage spécifique qui désigne indirectement des vérités physiques, historiques et morales. Les stoïciens le suivront.

- ▮ « Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? », demande P. Veyne. Bien conscients de la distinction entre vérité et fabuleux, ils ont admis, comme empreint de vérité, le système mythique dans leur système de pensée, en lui accordant l'expression d'une réflexion sur leur rapport au divin.

C Mythe, mythologie, mythologue et mythographe ; fable, conte et légende

- ▮ Le caractère illusoire de pures fictions que possède le terme de « mythe » prend parfois l'aspect d'un phénomène trompeur et mensonger, ce qu'illustre l'ouvrage de R. Barthes *Mythologies* (1957), qui passe en revue les différentes manifestations des « mystifications » de la vie moderne. Il n'en reste pas moins que le mythe possède un caractère de vérité que ne détient ni la fable ni le conte. Le terme « fable » vient du latin *fabula* : il renvoie, lui aussi, à la parole (*fari* : « parler ») et désigne également un récit sans garantie historique, purement imaginaire, qui met souvent en scène des personnages animaliers, tout en s'accompagnant d'une morale (voir Ésope, Phèdre ou La Fontaine). Le conte, lui, se situe dans le domaine du merveilleux pur. Quant au terme « légende », lui aussi d'origine latine, il est forgé à partir du verbe *lego* (« lire ») et signifie proprement « ce qui doit être lu ». Il désigne rapidement l'inscription explicative placée au bas d'une illustration ou d'un tableau. Il prend, plus tard, le sens de récit populaire qui a partie liée avec l'histoire. Le sens de « légende » s'apparente à celui de « mythe » mais on peut noter que, la plupart du temps, ce dernier terme englobe un contenu beaucoup plus vaste que le premier.
- ▮ Le terme « mythologie » est ambigu : il signifie « discours raisonné, science – *logos* – portant sur les mythes » mais il désigne aussi l'ensemble des pratiques mythiques narratives. Le « mythographe » est celui qui rédige (*grapho* : « écrire ») le mythe ; le « mythologue », lui, analyse le mythe.

2 FONCTIONS DU MYTHE

A Le récit des origines : fonction étiologique

- ▮ Les mythes offrent une réponse aux interrogations essentielles que se posent les hommes, en particulier sur leur venue au monde ou celle de l'origine de l'univers. Ils proposent des explications, exposent les origines et les causes des phénomènes : ils sont dits « étiologiques » (en grec, *aitia* – « étio- » – signifie « cause »). Pour M. Eliade, « tout mythe raconte comment quelque chose est venu à l'existence » ou encore, selon P. Ricœur, « le mythe dit toujours comment quelque chose est né ».
- ▮ Ainsi, le mythe expose des événements d'avant l'« histoire » proprement dite, en recourant à la puissance imaginative : il situe son récit « *in illo tempore* » (« dans ce temps lointain »), c'est-à-dire sans date précise. Il traite volontiers de la création du monde, de la fondation des cités ou de la « naissance » des hommes. Il offre des explications à tout ce qui marque la vie humaine : réalités géographiques, phénomènes atmosphériques, présence de végétaux et d'animaux, existence de lois et de cités, présence de la mort et de la souffrance, etc.

B Le mythe unit une collectivité

- ▮ Le mythe appartient à la sphère sociale : il appartient à une collectivité. Se transmettant à travers les âges, il a un aspect répétitif et se nourrit de la tradition qui lui confère ampleur et durée. À l'origine de forme orale, doublée souvent d'expressions figuratives, puis recourant à l'écriture (« Les mythes préexistant à

leur expression et à la littérature, affirme Umberto Eco, tous les grands mythes de l'Antiquité que nous croyons connaître à travers Homère ou Sophocle leur préexistaient », le mythe emprunte le canal d'une langue spécifique, propre à une sphère géographique et culturelle. Il forme, avec d'autres, un ensemble mythologique qu'on peut ainsi qualifier, selon l'espace qu'il recouvre, de « celte », d'« indien », de « germano-scandinave », d'« égyptien », d'« africain », etc., et, dans le cas qui nous occupe, de « gréco-romain ».

- ▮ Le mythe traite d'ailleurs souvent, on l'a vu, de l'origine d'un groupe, d'un peuple ou d'une cité : il traduit la quête d'une identité sociale à laquelle il offre une légitimité et dans laquelle la mémoire joue un rôle essentiel. La fonction du mythe est alors littéralement « politique » (*polis*, la « cité », c'est-à-dire tout « groupe humain organisé »).

C Le mythe ordonne le monde

- ▮ La violence tient une place centrale et récurrente dans les mythes : violence de la nature (chaos, tempête, typhon, déluge, etc.), des puissances divines ou monstrueuses et proches de l'animalité (« colères divines » ; dragons, « démons », animaux monstrueux, créatures anthropophages ; magiciennes malfaisantes, etc.), ou encore des hommes (née du désir, de la colère, de la volonté de vengeance, de l'orgueil, etc.) qui affecte l'individu ou la collectivité (meurtre, parricide et infanticide, inceste, viol ; fléau, peste, etc.). Face à ces dangers qui menacent l'individu, le groupe, voire l'espèce, se dressent des forces protectrices qui, généralement, prennent la figure de dieux tout-puissants et de « héros », plus proches du divin que de l'humain. Les divinités peuvent être des forces vagues aux contours flous et aux pouvoirs complexes ; elles peuvent être anthropomorphes et s'apparenter ainsi à des mortels aux pouvoirs surhumains. Quant aux héros, ils se démarquent du reste de l'humanité soit par une perfection absolue, quasi divine, soit par une étrangeté ou une déficience, voire une infirmité (androgynie, claudication, cécité totale ou partielle, amputation, etc.) ; mais, dans tous les cas, ils possèdent une puissance et une histoire exceptionnelles qui les placent à part de l'humanité moyenne et les affectent d'une qualité divine. Ces héros, parfois étrangers à la cité qu'ils protègent, en font le plus souvent partie, voire en sont les fondateurs. Les actions de dieux ou de héros mettent ou remettent toujours en ordre la collectivité ébranlée par une crise destructrice.
- ▮ Le mythe sert ainsi d'exutoire à l'angoisse : il propose une maîtrise des forces inquiétantes, une mise en perspective de l'ailleurs, voire de la mort. Pour ce faire, il a recours au surnaturel, au sacré et à l'irrationnel. Pour G. Gusdorf, « la conscience mythique permet la constitution d'une enveloppe protectrice, à l'intérieur de laquelle l'homme trouve son lieu dans l'univers » : elle permet d'« équilibrer » l'univers, en « conjurant » angoisses et incertitudes. Pour P. Brunel, le mythe « [a], au moins à l'origine, manifesté l'irruption du sacré ou du surnaturel dans le monde » ; de même, pour Eliade, « le mythe raconte une histoire sacrée », en intégrant à l'aventure humaine des données surhumaines fondatrices. Il possède donc des liens étroits avec les rites religieux mais ne se confond pas avec eux : une distinction claire doit être opérée entre mythologie et religion, terme qui désigne uniquement les codes de respect envers les puissances divines.

3 UN RÉCIT OUVERT

A Variations du mythe

- ▮ Le récit offert par le mythe n'est jamais figé, ni définitivement clos. Fondé sur la répétition, la transmission, il reste vivant, toujours ouvert. Il évolue au cours du

temps et, à une même époque, selon le mythographe. Le narrateur du récit mythique hérite d'un schéma narratif qu'il prend en charge : il peut le remanier à son gré en y ajoutant ou soustrayant des motifs, lui donner une orientation entièrement nouvelle, voire contradictoire, toute modification étant, par ailleurs, liée à l'attente du groupe auquel il s'adresse. C'est ainsi que les « mythes gréco-romains » possèdent d'innombrables variantes, rendues plus aisées par le foisonnement des personnages présentés et étroitement liées aux régions d'où elles émanent, aux influences des déplacements de populations et des conquêtes. Le mythe se complexifie donc toujours, s'enrichit de diverses strates : à un schéma originel s'ajoutent sans cesse de nouveaux épisodes qui conduisent à une nouvelle cohérence. Le mythe possède une plasticité infinie qui rend possible sa survie au cours des siècles.

B Peut-on dire d'un mythe qu'il est plus « vrai » qu'un autre ?

- ▶ S'il y a plusieurs versions du mythe, voire des divergences, la question de la « vérité » de l'une, plus que celle de l'autre, ne se pose aucunement. La déesse Aphrodite est-elle née de l'écume de la mer, fécondée par la semence d'Ouranos mutilé, ou bien est-elle issue des amours de Zeus et de Dioné ? Au port d'Aulis, Artémis retient-elle les vents ou, au contraire, les déchaîne-t-elle, afin d'empêcher la flotte grecque de cingler vers Troie ? Héphaïstos est-il fils de Zeus et d'Héra ou d'Héra seule, par parthénogenèse ? Ces questions n'ont aucun sens : il n'y a pas de réponse unique, pas de version « vraie » ; les mythes s'expriment à travers des variantes toujours renouvelées. Selon Brunel, « l'écrivain reprend bien l'ensemble narratif traditionnel mais il le traite et le modifie avec une grande liberté, se réservant même le droit d'y ajouter des significations nouvelles ». On exposera donc ici les versions les plus courantes des mythes grecs et latins dans lesquels il ne faudra chercher ni un état fixe du récit originel, ni une « vérité » absolue ; on ne signalera les différentes versions d'un mythe que dans la mesure où elles en marquent l'histoire.

« Les Grecs n'ont jamais connu de dogme immuable dans le domaine mythologique : la pluralité des lieux de culte, la dispersion de la population et le particularisme des cités grecques favorisaient la prolifération de légendes et leur extrême diversité. Conscients de ces variations, qui ne heurtaient pas leur sentiment du divin, les poètes ne se firent pas faute d'y ajouter encore à l'occasion [...]. Les Tragiques n'agirent pas autrement [...]. Plus tard, à l'époque hellénistique, érudits, mythographes, scoliastes et compilateurs se sont livrés, à leur tour, avec une extrême liberté, à l'élaboration d'une mythologie déjà foisonnante [...]. Or, c'est chez ces auteurs tardifs, bien plus que chez Homère ou les Tragiques, que les écrivains latins ont puisé leur information avant de nous la transmettre. »

F. Chamoux, *La Civilisation grecque à l'époque archaïque et classique* (1965).

La mythologie gréco-romaine nous est parvenue grâce à un immense répertoire constitué par des images (figurations qui ornent vases, objets d'apparat, fresques, frises, frontons et murs des temples, sculptures et bas-reliefs, etc.) et, surtout, par des écrits. Une remarque s'impose : la mythologie gréco-romaine est d'abord grecque. Il y a, à ce constat, deux raisons. La première est l'antériorité des textes grecs qui datent, pour les plus anciens, des IX^e et VIII^e siècles av. J.-C. Ce n'est que cinq siècles plus tard (III^e siècle av. J.-C.) que l'on place les débuts de la littérature romaine : elle puise ses sources d'inspiration majeure dans le fonds grec qu'elle s'approprie pour y intégrer, peu à peu, des ingrédients nationaux. La seconde raison de la prééminence des textes grecs est d'ordre quantitatif : si ne nous est parvenue qu'une partie, parfois très fragmentaire, des textes mythologiques anciens, la majorité de ce que nous possédons est rédigée en grec. Notons que ces textes ne sont pas toujours dans l'état originel et comprennent souvent des modifications, voire des ajouts ou « interpolations », effectués au cours des âges. Nous présentons ici, de manière sommaire, l'essentiel des textes fondateurs, selon la chronologie et une répartition par genre ; on ne s'étonnera pas de voir que la poésie constitue ici le mode privilégié, le théâtre étant séparé par commodité, alors qu'il était toujours écrit en vers.

1 LES POÈTES

A Les Grecs

- Sous le nom d'Homère nous sont parvenus deux immenses poèmes qui ont fortement marqué l'imaginaire postérieur : *L'Illiade* (15 694 vers) et *L'Odyssée* (12 072 vers) qui mêlent étroitement dieux et mortels. Ces épopées (du grec *épos*, qui signifie parole, « vers ») posent de nombreux problèmes : y a-t-il un ou plusieurs auteurs pour chaque texte ? « Homère » a-t-il existé ? Quand et comment ces vastes ensembles ont-ils été rédigés ? Après de longs débats, on tend aujourd'hui à penser qu'il existe deux auteurs distincts qui auraient, au VIII^e siècle av. J.-C., élaboré leurs poèmes à partir d'un fonds plus ancien de chants épiques transmis oralement.

- ▶ Les 24 chants de *L'Illiade*, qui rapportent la colère du héros grec Achille, déroulent leur intrigue sur une dizaine de jours qui marquent la fin de la guerre de Troie ou Ilion (d'où le nom du poème), assiégée depuis dix ans par les Grecs (ou Achéens), conduits par Agamemnon qui est venu rechercher son épouse Hélène, enlevée par Pâris, fils du roi troyen. Le récit, qui, par de nombreux retours en arrière, englobe l'ensemble de la guerre, mêle étroitement actions héroïques et passions ou sentiments individuels, dans le cadre d'une société fortement hiérarchisée et patriarcale où s'inscrit le pouvoir des dieux. Existe-t-il des liens avec l'histoire ? On situe la guerre (les guerres ?) de Troie au XIII^e ou XII^e siècle av. J.-C. H. Schliemann, à partir de 1871, puis ses successeurs ont fouillé un site de l'actuelle Turquie (Hissarlik) où ils pensaient avoir retrouvé les ruines de l'ancienne Troie ; cette certitude est aujourd'hui remise en question. Les archéologues ont valorisé la puissance de l'ancienne civilisation achéenne (fouilles de Mycènes). Mais on estime, de nos jours, que *L'Illiade* ne renvoie pas à celle-ci mais répond, plutôt, aux attentes du public du VIII^e siècle av. J.-C.
- ▶ Les 23 chants de *L'Odyssee*, marqués par de nombreuses interpolations, proposent une suite à *L'Illiade* : le long (dix ans) et difficile retour du grec Ulysse (« Odusseus », en grec) dans l'île d'Ithaque dont il est roi. Certains dieux, en effet, s'y opposent. Le récit, qui se déroule sur les quarante derniers jours, est complexe. Il mêle plusieurs points de vue : ceux du héros, de son fils Télémaque, de son épouse Pénélope, de poètes récitant ou « aèdes » (Démodocos), de serviteurs (Eumée), d'autres narrateurs (Nestor, Hélène, Ménélas, Agamemnon). De plus, il ne se déroule pas de manière linéaire : le voyage d'Ulysse se double de celui de son fils (ou « Télémachie », chants 1 à 4), parti, sous la houlette du sage Mentor, à la recherche de son père ; il ne s'étend, à proprement parler, que du chant 5 au début du chant 9, avant de céder la place aux récits du héros chez le roi Alkinoos (chants 9 à 12), à qui il conte ses tribulations passées. Les chants 13 à 23 traitent du retour à Ithaque, où Ulysse retrouve, après maintes difficultés, trône et épouse. On a, dès l'Antiquité, tenté de tracer géographiquement le périple d'Ulysse mais nombre de ses escales sont purement imaginaires.
- ▶ Hésiode (VIII^e siècle av. J.-C.), dans *La Théogonie* (1 000 vers environ), conte la naissance des dieux et du monde ; dans *Les Travaux et les Jours*, poème bien plus court consacré à la condition humaine, au travail pacifique et aux croyances liées au calendrier lunaire, il accorde une large place aux mythes fondateurs. On lui a attribué à tort *Le Bouclier d'Héraclès*, qui narre les amours d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, roi de Thèbes, et de Zeus, dont elle conçoit Héraclès, puis le combat qui oppose ce dernier à Kyknos, fils du dieu Arès ; il se protège grâce à un bouclier magique qu'a forgé pour lui le dieu Héphaïstos. Ne nous sont parvenus, en outre, que quelques fragments d'un *Catalogue des femmes*, traitant de nombreuses légendes.
- ▶ Au VII^e-VI^e siècle av. J.-C., 33 poèmes religieux, *Les Hymnes homériques*, faussement attribués à Homère, sont consacrés à des dieux ; une multitude d'autres poèmes, à sujet guerrier, moral, civique ou lyrique, se déroule sur fond mythologique (Archiloque, Sappho, Anacréon, etc.) mais nous n'en possédons plus que quelques rares fragments. Les *Odes* de Pindare (518-438), dédiées aux vainqueurs des jeux Panhelléniques, laissent une large place aux récits mythiques. L'époque hellénistique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.) voit naître une poésie savante qui fourmille d'allusions mythologiques : citons les *Hymnes* de Callimaque (v. 310 - v. 235) et les *Idylles* de Théocrite (v. 310 - v. 250) ; ne subsistent que 4 chants (6 000 vers, environ) du très long poème d'Apollonios de Rhodes (III^e siècle av. J.-C.), *Les Argonautiques*, consacré à Jason. Bien plus tard, Quintus de Smyrne (III^e siècle apr. J.-C.) compose *La Suite d'Homère* et Nonnos de Panopolis (V^e apr. J.-C.) rédige le plus long poème grec, *Les Dionysiaques* (48 chants).

B Les Romains

- ▶ À Rome aussi, les débuts de la littérature sont marqués par l'épopée. *L'Odyssee* est traduite, vers 240 av. J.-C., par Livius Andronicus ; l'épopée nationale de Naevius (235 - 194) rattache Rome au cycle troyen et celle d'Ennius (239 - 169) fonde mythiquement la ville.
- ▶ La poésie latine prend véritablement son envol au 1^{er} siècle av. J.-C. Le *De la nature*, vaste poème didactique de Lucrèce (v. 100 - v. 55 av. J.-C.), épicurien soucieux de libérer l'homme de la crainte des dieux, puise néanmoins dans le fonds mythologique pour illustrer ses thèses. Un courant important, fortement marqué par l'œuvre des poètes « alexandrins », produit des œuvres nourries de mythologie, comme celle de Catulle (v. 87 - v. 52 av. J.-C.) ou celle, plus tardive, d'Horace (65 - 8 av. J.-C.), d'un esprit pourtant bien différent. C'est de nouveau le genre épique qui inspire le grand poète Virgile (v. 71 - 19 av. J.-C.) : combinant, en quelque sorte, *L'Iliade* et *L'Odyssee*, il compose *L'Énéide*, à la gloire du héros national, le Troyen Énée ; ses *Géorgiques* traitent parfois de mythes, comme ceux de l'Âge d'or ou d'Orphée. Tibulle (v. 54 - 19 av. J.-C.) et l'érudite Propertius (v. 47 - v. 15 av. J.-C.) ornent leurs poèmes de références mythologiques, grecques et nationales. Mais c'est surtout Ovide (43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.) qui est le grand poète mythologique latin : ses *Métamorphoses* (plus de 12 000 vers et environ 250 légendes) reprennent une multitude de mythes grecs et latins ; ses *Héroïdes* offrent un recueil de lettres amoureuses rédigées par des personnages mythiques ; son calendrier des rites religieux, *Les Fastes*, fait la part belle aux dieux. Plus tard, de nombreux poètes font grand usage de la mythologie : Valerius Flaccus (v. 45 - v. 100 apr. J.-C.), Silius Italicus (v. 25 - 100 apr. J.-C.), Stace (v. 40 - v. 96 apr. J.-C.) ou Claudien (v. 365 -v. 410 apr. J.-C.).

2 LES DRAMATURGES

A Les Grecs

- ▶ La tragédie, création grecque, a donné lieu à une immense production reposant sur des sujets presque exclusivement mythiques. Nous n'avons conservé que quelques pièces complètes dues uniquement à trois auteurs. D'Eschyle (v. 525 - v. 456 av. J.-C.), qui a composé presque 100 tragédies, nous conservons 7 pièces qui, en dehors des *Perses*, traitent de grand mythes : *Les Danaïdes*, *Les Sept contre Thèbes*, la trilogie – ensemble de trois pièces – de *L'Orestie* et *Prométhée enchaîné*. Des 110 tragédies de Sophocle (496 - 406 av. J.-C.) ne subsistent que 7 œuvres dont les sujets sont empruntés à *L'Iliade* (*Ajax* et *Philoctète*), à la geste d'Héraclès (*Les Trachiniennes*), à celle des Atrides (*Électre*) et des Labdacides (*Antigone*, *Œdipe roi* analysé par Aristote dans *La Poétique* et *Œdipe à Colonne*). De l'œuvre tout aussi riche d'Euripide (480 - 406 av. J.-C.) nous sont parvenus 18 pièces et de nombreux fragments ; les sujets sont issus du fonds homérique (*Hécube*, *Les Troyennes*, *Andromaque*, *Le Cyclope*, drame satyrique, et la tragi-comédie *Hélène*), du mythe d'Héraclès (*Alceste*, *Héraclès furieux*, *Les Héraclides*), de celui des Atrides (*Oreste*, *Électre*, *Iphigénie à Aulis*, *Iphigénie en Tauride*) et des fonds légendaires de la cité d'Athènes (*Ion*, *Hippolyte*, *Les Suppliantes*, *Médée*) ainsi que de celle de Thèbes (*Les Phéniciennes*, *Les Bacchantes*). Du comique Aristophane (v. 445 - v. 386 av. J.-C.), citons *Les Grenouilles*, traitant de la descente de Dionysos aux Enfers.

B Les Romains

- Il ne nous reste quasiment rien des débuts de la tragédie latine (III^e - II^e siècle av. J.-C.) mais les bribes conservées et les témoignages anciens attestent que les premiers tragiques latins (Livius Andronicus, Ennius, Naevius, Pacuvius), nourris de culture grecque, se sont inspirés de ses mythes ; d'Accius (170 - 86 av. J.-C.) nous ne possédons que des fragments de ses 45 tragédies qui témoignent de cette inspiration, même s'il composa également des pièces à sujet romain. Il faut attendre le I^{er} siècle apr. J.-C. pour trouver des tragédies qui reprennent les mythes grecs : Ovide écrit une *Médée*, presque entièrement perdue ; le sujet est repris par Sénèque (v. 4 av. J. -C. - 65 apr. J.-C.), qui reste le grand auteur tragique latin (8 pièces) dont tous les sujets sont empruntés aux mythes grecs.

3 PROSATEURS, PHILOSOPHES, HISTORIENS

A Les Grecs

- À partir du V^e siècle av. J.-C., sont rédigés de nombreux traités mythographiques, composés par thème, dont nous ne possédons plus que des fragments. Platon (v. 427 - v. 347 av. J.-C.), qui exclut de la Cité idéale les mythes en tant que mensonges, recourt à eux, dans ses démonstrations, comme moyens privilégiés d'accéder à la vérité quand le langage rationnel est impuissant à la traduire (mythe de la double nature de l'âme, de l'amour, de la beauté, de la naissance des hommes, etc.). L'orphisme (IV^e-III^e siècle av. J.-C.), courant d'abord populaire puis religieux qui offre le salut et l'immortalité, propose deux mythes essentiels : celui de l'œuf primordial qui donne naissance au premier être, mâle et femelle, et celui de Zagreus, fils de Zeus, dont le meurtre est lié à la création des hommes. Lucien (v. 120 - v. 192 apr. J.-C.) compose des satires irrévérencieuses (*Dialogues des dieux* et *Dialogues des morts*). Nombre de compilateurs reprennent les mythographies anciennes (Ératosthène, Nicandre de Colophon et, bien plus tard, vers 200 apr. J.-C., Apollodore).

B Les Romains

- L'historien Tite-Live (59 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.) fonde mythiquement l'histoire de Rome autour des héros Énée et Romulus ; le romancier Apulée (120 - 180) consacre la partie centrale de son roman *L'Âne d'or* au mythe d'Éros et de Psyché (« Amour » et « Âme »).